

Chers amis,

Vous avez accepté de venir sous notre toit, alors comment ne pas vous appeler, toutes et tous, AMIS. Puisqu'en répondant à notre appel, en nous faisant confiance que cet appel était sérieux, venant d'hommes et de femmes qui avaient besoin de créer des liens d'amitié et de solidarité avec vous, vous vous êtes comportés en amis. De cela, nous vous sommes reconnaissants.

D'autant que beaucoup d'entre vous ont répondu spontanément, par intuition de votre coeur, sentant peut-être que nous étions de ceux qui essaient de ne jamais décevoir ceux qui leur tendent la main de l'amitié. Vous le sentiez peut-être, mais vous ne pouviez pas encore le savoir, vous n'en aviez pas encore fait l'expérience, vous ne nous connaissiez pas encore vraiment. Votre venue chez nous confirme en quelque sorte ce que dit votre Maître qui est aussi devenu le nôtre, Monsieur Hampaté Bâ : la réplique à une confiance spontanément donnée ne saurait être qu'une autre confiance.

Mais maintenant que vous êtes là et que certains d'entre vous nous ont dit être venus pour nous mieux connaître, je voudrais, en guise d'accueil vous dire quelques mots sur ce que nous sommes, sur ce que nous essayons d'être, dans ce Mouvement A.T.D. Quart Monde. Pour vous permettre, au-delà de la seule confiance, de nous connaître et de pouvoir nous juger. Mais comment nous faire connaître ?

Monsieur Hampaté Bâ, en accueillant, il n'y a pas longtemps, l'un de nos volontaires dans sa maison, lui dit : "vois-tu, on peut accueillir un hôte sous son toit en tuant le boeuf. On peut aussi le faire "en partageant, avec lui, une part de sa propre histoire, de son cheminement personnel". Et il est vrai que l'histoire de notre Mouvement est, pour nous, pour tout notre Volontariat A.T.D. Quart Monde, ce que nous possédons de plus précieux. De plus précieux et de plus secret aussi. Parce que ce n'est pas notre histoire simplement, mais l'histoire des plus pauvres de nos concitoyens. Ce sont eux qui ont confié leur histoire, tout ce qu'ils en savaient, en vivaient eux-mêmes, et ils ont permis que nous la partagions désormais avec eux. Et en reconstituant, avec nous, leur histoire, ils nous ont fait ce double cadeau :

- . de nous permettre de changer nos coeurs et notre personnalité, de devenir autres que ce que nous étions avant,
- . et, en même temps, de partager désormais leur histoire, non seulement en ce qu'elle comportait d'humiliation et de souffrance, mais aussi en ce qu'elle représentait d'espoir incommensurable. Puisque plus grande est la souffrance, plus immense est l'espérance.

C'est vous dire que l'histoire de notre Mouvement, mêlée à celle des familles les plus exclues (de celles qui connaissent encore la faim, la mort précoce, l'ignorance, au sein même des pays les plus riches) - que cette histoire nous est plus précieuse que toute autre chose que nous pourrions vous offrir en guise d'accueil.

Ceci surtout, si vous me permettez de vous en dire certaines choses - mais je tâcherai de ne pas abuser de votre patience - de vous en dire des choses que nous n'avons pas l'habitude de dire en public. Que nous ne partageons généralement qu'avec nos vrais amis. Parce que d'autres ne pourraient peut-être pas les comprendre.

I. PARTAGER CE QU'ON A DE PLUS PRECIEUX AVEC LES HOTES QU'ON HONORE.

Il serait plus facile de vous présenter quelques faits simples : que notre Mouvement est né, en France, en 1957; qu'il s'est progressivement étendu à tous les pays d'Europe Occidentale, puis aux Etats Unis, puis en Amérique Latine, en Extrême Orient, en Afrique...

Il serait facile de vous dire qu'il s'agit d'un Mouvement de solidarité et de partage avec les familles les plus rejetées et exclues dans le monde; qu'il mène des programmes d'action et de recherche touchant à la petite enfance, à la scolarité, à la formation professionnelle et la participation sociale et politique, au logement et aux ressources familiales, comme à bien d'autres choses encore. Il serait facile de vous dire comment, progressivement, nous avons obtenu la reconnaissance de gouvernements divers, des statuts consultatifs auprès des grandes organisations internationales, en Europe et dans le monde.

Ce serait facile mais ce serait banal. Ce sont, là, les choses qu'on nous demande, la plupart du temps : "Que faites-vous de concret, quel est votre statut officiel, quelles sont vos finances ?" Et en répondant à ces questions, nous ne disons rien sur nous-mêmes, rien sur ce qui nous fait vivre et grandir, rien sur ce qui nous donne le courage et l'espérance, la confiance et l'amour qui font que nous pouvons atteindre les plus pauvres et rester avec eux, vivre leur situation désespérante et la changer avec eux.

Que nous réussissions cela, il est vrai, intrigue ceux qui nous interrogent. "Comment faites-vous?", nous demandent-ils. Mais nous savons très bien qu'ils voudraient le plus souvent que nous leur disions une méthode, quelque technique d'action qui permettrait à d'autres de faire de même. La question est fautive ou pour le moins insuffisante, et les réponses attendues ne pourraient être que des réponses insuffisantes. Puisqu'atteindre les plus pauvres n'est pas d'abord une question de faire, mais une question d'être. On devrait nous demander avant tout : "Qui êtes-vous pour que les hommes, les familles les plus pauvres acceptent de vous ouvrir la porte de leurs taudis, de leurs cahutes, de leurs roulottes ou autres abris de fortune ? Qui êtes-vous pour qu'ils vous fassent confiance au point de prendre le risque de changer leur vie en marchant avec vous, en vous permettant de marcher avec eux?"

Le premier, le très grand cadeau que vous, nos amis africains, vous avez fait, fût de ne pas nous poser les fausses questions, de nous faire l'honneur de vouloir savoir qui nous étions, ce que nous cherchions, profondément, avant de demander ce que nous faisons, concrètement, dans la vie et le combat de tous les jours. Vous avez le droit de nous demander ces informations concrètes aussi, et nous en parlerons autant que vous le désirerez. Simplement je vous remercie de nous avoir fait le cadeau de vous intéresser à la personnalité de notre Volontariat, autant qu'à ce qu'il fait, en matière d'action tangible, convenablement planifiée et dont nous essayons d'ailleurs d'évaluer, tous les ans, les résultats avec les familles qui ont accepté de nous accueillir.

A l'honneur que vous nous avez fait, nous allons tenter de répondre de façon à montrer que nous vous honorons. En partageant avec vous, une part de notre histoire plus intérieure, plus secrète, plus difficile à dire.

II. UNE HISTOIRE QUI A COMMENCE DANS LA SOLITUDE ET LA PEINE

Mais que vous dire, maintenant, de notre histoire, que nous ne disons pas souvent, publiquement, et qui est pourtant l'essentiel.

Je crois qu'il faudrait que je vous dise, d'abord, la naissance de notre Mouvement, de son volontariat. Si devait arriver le jour où nous-mêmes en oublions les conditions, nous perdrons, du même coup, notre authenticité, notre crédibilité, notre raison d'être - et vous allez en comprendre tout de suite la raison.

Car notre Mouvement est né, en 1957, dans la peine, dans l'angoisse, dans la solitude, dans l'incompréhension de ceux qui nous entouraient. Pour tout dire : il est né dans l'impuissance et la déconsidération quasi-totale, celles-là même dont souffrent les plus pauvres.

Un homme, un prêtre, au coeur d'un bidonville pire que beaucoup de bidonvilles que nous avons connus, par la suite, en d'autres continents, et qui se trouvait pourtant aux abords de Paris, capitale d'un des pays les plus riches du monde. Bidonville habitée de familles françaises, nées en terre française, vivant dans des abris comme on en construisait normalement pour les cochons dans les zones rurales, enfoncés dans la boue, sans électricité, ni installations sanitaires, sans eau sauf une borne fontaine pour plus de 300 familles, sans services de débarras des ordures ni livraison de courrier...

Un homme au milieu de familles sujets d'aucune action de solidarité. De familles considérées non pas comme des pauvres, mais comme des déchets, tout au plus objets d'aumône, de distribution de soupe populaire, de retrait quasi systématique d'enfants de ces foyers où, aussitôt, il en naissait d'autres, bientôt objets de la charité publique et du retrait à leur tour. N'oublions pas que l'Occident était, à l'époque, victime de ses propres réussites, convaincu que son progrès économique et sa législation sociale étaient tels, que la pauvreté ne pouvait plus exister. Pour être dans la misère, il fallait être une épave de l'humanité : débile ou homme de mauvaise volonté... Mais l'homme au milieu de ces familles en était un qui avait eu cette chance d'avoir grandi, lui-même, dans l'extrême pauvreté avant de recevoir la grâce du sacerdoce et qui pouvait savoir que ces hommes, ses frères, au plus profond d'eux-mêmes, n'attendaient pas la charité publique, mais la reconnaissance de leur dignité. Ceci malgré leur apparence et leurs comportements d'hommes façonnés par la misère.

La chance de savoir cela pour l'avoir vécu soi-même est un privilège qui change littéralement tout, pour ce qui concerne l'effort à entreprendre. Car il conduit immédiatement à faire appel aux familles, avant même de se tourner vers le monde environnant, pour les aides et la solidarité à obtenir. Le Mouvement ATD Quart Monde a ceci de particulier que ses premiers fondateurs, ses premiers membres furent les plus pauvres, les exclus eux-mêmes.

C'est avec eux que fut entrepris ce premier geste essentiel et symbolique : de demander aux organisations à caractère charitable au sens étroit de partir, de remplacer la soupe populaire par une bibliothèque, la distribution gratuite de vêtements usagés par une coopérative de vêtements, toujours usagés certes mais dignes de couvrir le corps d'un être humain.

C'est de là, des choses aussi simples mais aussi symboliques, que tout est parti. Et quand je dis : tout, je pense d'abord aux difficultés et angoisses qu'a engendrées ce premier geste. C'est de ces angoisses, de ces nuits blanches suivant des journées désespérantes, qu'ont été façonnés les premiers militants qui, bientôt, se rassemblèrent en ce lieu de souffrance et qui portait un nom prophétique. Puisque le bidonville de Noisy-le-Grand se trouvait sur un haut plateau portant le nom "Château de France". Nom prophétique peut-être, puisque le second effort qui a suivi presque immédiatement le premier fût, à la fois, de poser les fondations d'un corps volontarial de militants et de construire une chapelle. C'était notre manière de dire, nous qui n'avions encore aucun moyen matériel ni financier conséquent... de dire que la misère, l'exclusion du prochain était une affaire d'hommes autant que d'Administrations et de législations. Et que c'était une affaire d'amour, de partage de nos propres croyances et sécurité les plus profondes, autant qu'une question de services pratiques. C'était notre façon d'exprimer que les plus pauvres méritaient qu'on leur construise des châteaux : châteaux forts pour les défendre d'une part, mais plus encore châteaux d'où rayonnent, comme en des temps révolus, une civilisation, une culture, une vie spirituelle renouvelées.

Les services pratiques, vous vous en doutez, ont suivi immédiatement, mais sur des fondements tout à fait inhabituels pour l'opinion publique, pour les administrations de l'époque. Inhabituels, aussi, pour les familles, qui, elles, y ont cru d'emblée mais ne pouvaient pas encore en supporter les conséquences. La misère, l'exclusion, vous le savez bien, quand elles passent les bornes poussent l'homme à vouloir se sauver lui-même, plutôt que de soutenir son voisin. L'humiliation constante subie de la part du monde environnant : de la mairie, de l'école, de l'hôpital, de la police..., le pousse sans arrêt à trahir ce voisin, à répéter à qui veut l'entendre : "moi, mes voisins je ne les connais pas, ils sont mauvais, paresseux, voleurs... Moi, je ne suis pas de ceux-là". C'est faux et il le sait, mais il ne peut pas faire autrement dans une société où être dans la misère est devenue chose suspecte et même, méprisable.

C'est vous dire ce qu'ont vécu les premiers volontaires, leur impuissance face aux familles qui voulaient bien mais qui n'osaient pas prendre un nouveau tournant, changer totalement de vie. D'hommes envahis de craintes, de tentations de se trahir, de se disputer, de se mépriser entre eux. Devenir des hommes défendant le voisin le plus méprisé, le plus totalement cassé, vous vous en doutez, demande un courage peu commun.

De la tentation de fuir pareil changement radical, je dois vous l'avouer aussi, les services sociaux, les instances de la mairie et, même, les administrations nationales n'ont pas manqué de tirer profit. Elles ne cessèrent pas, pendant bien des années, de nous décourager, prenant à témoin et, parfois, en otage ces familles sans défense : "vous voyez bien que vous avez tort, vous voyez bien que les familles ne vous suivent pas et que vous feriez mieux de disparaître."

Si nous ne sommes pas disparus, si nous n'avons cessé au contraire, de grandir, c'est aux familles les plus pauvres que nous le devons. Parce qu'elles venaient nous dire, la nuit, à nous qui vivions au milieu d'elles, ce qu'elles n'osaient pas dire, le jour, aux services publics. A savoir qu'elles avaient soif de dignité autant ou plus que d'eau courante. Et qu'elles étaient assoiffées d'instruction, de connaissance, de capacités de réfléchir ensemble et de prendre la parole, au lieu d'être, de génération en génération, réglementées, dirigées, éduquées, traitées en inférieures, en objets, par tous ceux qui avaient affaire à elles.

C'est cela qui nous a fait tenir, quand nous avions souvent une envie impérieuse de fuir le combat impossible. C'est la souffrance des familles mais aussi leur espoir insensé que cette souffrance puisse enfin se transformer en joie, qui nous a fait tenir. Comme nous a fait tenir la joie de voir qu'à chaque fois que nous répondions à leur souci de dignité et d'instruction, elles s'engageaient, elles aussi. 7

Le programme pré-scolaire englobant les tout-petits mais aussi leurs parents, premiers agents de l'avenir, du bonheur de leurs enfants; les classes scolaires, le foyer des femmes; l'atelier pré-professionnel et les clubs de jeunes, les comités de parents et leur entraide entre familles, toutes les activités d'accès à la culture, à tout cela, les familles adhéraient, elles qui avaient été étiquetées officiellement, dans l'Administration, comme "débiles" et "irrécurables".

Le "Château de France" devint ainsi le lieu de la résistance à tout ce qui baffoue l'homme. Noisy-le-grand, c'est aujourd'hui un symbole dans l'esprit des français. Car si je peux vous parler bien simplement des malentendus, des incompréhensions d'autrefois, c'est qu'aujourd'hui la compréhension, la fraternité ont été gagnées, pour une partie tout au moins. Si je peux vous dire que nos premiers volontaires se sont fait humiliés, renvoyés, mis à la porte de tel ministère comme on l'eût fait à des hommes et des femmes malfaisants et sans honorabilité, c'est qu'aujourd'hui ces choses sont du passé. D'un passé que nous n'avons pas le droit d'oublier, parce que l'humiliation et le mépris que nous subissions étaient ceux-là mêmes que subissent les plus pauvres à travers le monde et qui font partie de leur histoire. Mais d'un passé qui, s'il ne s'oublie pas, est pour le moins un passé que nous avons accepté sans rancune.

III. L'EXCLUSION DES PLUS PAUVRES REVELEE

Mais plus important que le cheminement de l'opinion publique parfois encore défaillant à son devoir, plus important que le cheminement des administrations et des dirigeants, a été pour nous le cheminement des familles du Quart Monde. Cheminement marqué par un évènement historique très précis à l'époque. Car en 1961, nous reçûmes, au bidonville de Noisy une délégation d'hommes d'un lieu similaire, d'une banlieue parisienne diamétralement opposée à la nôtre. Délégation qui nous demanda : "Venez chez nous, aussi : nous sommes au bord du désespoir et c'est de vous que nous avons besoin."

Il faut savoir que les plus pauvres ne lisaient pas les journaux, où, il est vrai, on avait commencé à parler de nous. Ils n'avaient pas de moyens de communication propres. Ils n'avaient pas encore les journaux que nous avons créés ensemble pour toutes les familles du Quart Monde, depuis. Ils ne se rencontraient pas encore dans des réunions inter-cités, inter-bidonvilles, inter-villes et même internationales que nous organisons ensemble, aujourd'hui. Alors, comment ces habitants d'un bidonville du Nord de Paris nous connaissaient-ils, comment savaient-ils que c'était de nous qu'ils voulaient ? Cela ne pouvait être que pour une seule raison, à savoir que par ces voies secrètes de bouche à oreille que les très pauvres sont seuls à connaître, ils s'étaient informés, entre eux. Ils s'étaient dit, entre eux, que nous étions des gens avec lesquels il était possible de vivre dans l'honneur et non dans la mendicité et la dépendance.

Je pense que ce jour en 1961 a été un des plus beaux cadeaux que les familles exclues de Paris nous aient faits. Il a, en tous cas, représenté un tournant dans notre histoire. Tournant renforcé du fait que peu de temps après, la ville de Paris elle-même, son administration, elles aussi, nous appelèrent à l'aide. Nous en avons tiré peut-être un peu moins de joie que de l'appel direct des familles. Nous étions parfaitement conscients que, si Paris nous appelait, c'était pour nous implanter dans une cité sous-prolétarienne où ses propres services ne savaient plus que faire : même distribuer du lait pour les nouveaux-nés y était devenu une entreprise sans issue et, à l'occasion, périlleuse. Parce que les familles, à 85% sans travail et sans ressources sauf celles des secours publics, abreuvées de l'humiliation d'avoir été relogées, de force, dans un alignement de baraques mal construites, à l'image d'un petit camp concentrationnaire, s'étaient comme renfermées sur elles-mêmes, jetant injures et pierres aux passants. On avait peur d'elles, on était à bout d'imagination et c'était pour cela qu'on faisait appel à nous, comme une sorte de tentative de dernier recours. Mais nous l'avons accepté. Et les familles, après avoir fait pleuvoir les pierres, aussi, sur notre équipe qui restait là, à recevoir les coups d'un peuple au désespoir, l'ont accepté à leur tour.

Nous savions bien, depuis le début, qu'en restant les pieds plantés dans la boue de Noisy-le-Grand, c'étaient déjà toutes les familles les plus pauvres de France dont nous défendions l'honneur et le droit au logement, au travail, à l'école, à la culture, à la participation à la vie spirituelle et politique de leur pays. Et si beaucoup combattaient nos efforts, je pense que c'était parce que, consciemment ou non, ils savaient bien, eux aussi, que derrière les familles paupérisées du "Château de France", se cachait un peuple paupérisé tout entier, dispersé dans toutes les villes et régions de France et même d'Europe. Mais en déployant notre équipe unique, en créant de nouvelles équipes pour partir en d'autres lieux d'exclusion des plus pauvres, la chose devenait pour ainsi dire manifeste. L'exclusion en tant que réalité universelle était désormais publiquement révélée.

IV. DONNER SA VIE POUR PROUVER A L'AUTRE QU'IL EST RESPECTABLE ET CAPABLE

Réalité révélée, mais non pas encore reconnue ni acceptée : la France, l'Occident, tous les pays industriels ont longtemps continué à se laisser éblouir par leurs propres succès économiques. Ils ont longtemps oublié qu'un pays qui s'enrichit n'est pas nécessairement un pays qui partage ; que l'enrichissement de la majorité des citoyens n'empêchait pas de laisser à l'abandon ceux qui ne semblaient en rien contribuer à la création des biens et richesses. Il a fallu longtemps encore lutter, pour que l'idée d'une pauvreté persistante au sein même des pays les plus développés fut généralement admise. De cette longue ignorance, de cet aveuglement moitié voulu, moitié inconscient, je vous parlerai plus longuement, au cours de notre Séminaire qui commence demain. Aujourd'hui, je voudrais plutôt vous dire cette autre ignorance, cet autre aveuglement qui furent déterminants pour l'histoire des plus pauvres et de notre Mouvement. Ignorance, aveuglement face au fait que, seul, un Volontariat qui donne sa vie pouvait briser l'exclusion, mobiliser les forces vives, faire surgir au grand jour les espoirs enfouis d'un peuple rejeté, créer les ponts permettant à ce peuple et à ses concitoyens plus favorisés de se rencontrer.

Un volontariat s'engageant à vie, contrairement à ce que l'on a parfois pensé, n'a pas représenté pour nous une idée préconçue, un idéal puisé dans notre civilisation ou notre foi religieuse, par avance. Ceci d'autant moins que le Mouvement, créé il est vrai, par un prêtre de l'Eglise Catholique romaine, avait déjà pour vocation de rassembler autour des plus pauvres, les hommes de bonne volonté de toutes confessions, de toutes convictions, y comprise celle de ne point vouloir appartenir à aucune religion.

Donner sa vie aux Exclus, comme toute autre chose que nous avons tenté d'entreprendre, ce sont les familles les plus pauvres elles-mêmes qui nous en ont appris la nécessité et la signification. Je viens de vous parler de leur désarroi quand elles ont compris les bouleversements, les risques qu'allaient représenter, dans leur existence déjà si difficile, de se mettre debout ensemble, de s'en sortir ensemble et, mieux encore, d'aller vers des familles, vers des cités qu'elles ne connaissaient pas encore mais dont elles savaient mieux que quiconque qu'elles existaient et qu'il faudrait les entraîner, elles aussi, vers un même changement. "Ensemble, nous serons forts" commençaient à se dire les habitants du "Château de France", du bidonville "La Campa", de la cité d'urgence de baraquements malsains qu'on a appelés, curieusement, "la Cerisaie"... De là à oser y croire pour de bon et à joindre l'acte à la parole, il devenait évident qu'il faudrait, au coeur même de ces agglomérations de misère, des hommes et des femmes convainquants par leur choix de vie : "Si tu veux bien de moi, je choisis de vivre et de marcher à tes côtés, parce que je crois en toi et que je ne pourrais plus vivre tranquille de mon côté, te sachant bafoué et dans la peine."

Il faut comprendre ce que signifie qu'être humilié, compté pour nul, de père en fils, de mère en fille, d'être obligé d'accepter ce que décident comme bon pour vous "pour votre bien", des services sociaux, des oeuvres d'entraide, sans jamais demander votre avis, sans jamais vouloir connaître votre véritable histoire et sans jamais vous tirer d'affaire et vous rendre autonome, libre, reconnu dans votre dignité humaine enfin. Les familles les plus pauvres sont, par définition, celles qui ont perdu toute forme de relation leur accordant un rôle, une importance, si minime soit-elle, dans la vie

d'autrui. Les époux, les pères et mères de ces familles souffrent de cette sorte de négation, de nullité, d'inutilité quasi totale par rapport à autrui, même à l'intérieur de leur propre groupe et jusqu'au coeur même de leur propre famille. Les voisins ne peuvent rien les uns pour les autres ou, en tous cas, ils le croient. Ils se sont mutuellement à charge, par les disputes, la violence, le bruit et le désordre qui ne sont pas de leur faute mais qui finit toujours par engendrer la misère quand elle est vécue comme humiliante, une honte au regard du monde environnant. Et les époux se sont à charge, parce qu'il règne un chômage chronique et que l'amour semble vain, parce que les gestes pratiques de protection de ceux qu'on aime sont impossibles. Même les enfants sont à charge, parce que c'est à travers eux que les services sociaux vous critiquent et même, vous menacent : "Si vous ne travaillez pas, si vous ne changez pas de vie, on vous les retirera"...

Les larmes versées par les mères du Quart Monde qui, en Occident, se sont vu arracher leurs enfants, auraient pu former un fleuve, et les injures proférées par les pères à la même occasion, faire résonner nos sociétés riches toutes entières. Pourtant, ces larmes, on ne les a pas vu couler, ces injures du désespoir on ne les entendait pas. Parce qu'en nos pays on avait pris soin de refouler de plus en plus ces familles vers la périphérie de nos villes, nos bourgs, nos villages... L'exclusion économique et sociale était devenue, aussi, une exclusion physique, géographique; chez nous, les familles sous-prolétariennes étaient devenues, physiquement, un monde à part. Le terme de Quart Monde, c'est notre Mouvement qui l'a mis à l'honneur, à la fois pour proclamer l'exclusion et pour disculper ses victimes et proclamer leur dignité. Et ce terme de Quart Monde disait bien - et dit encore bien - ce qu'il veut dire. A savoir que nous avons refoulé les plus pauvres de nos frères vers un autre monde, là où ils ne nous encombreraient plus.

Est-il besoin de prouver que des familles ainsi dépouillées non seulement de biens matériels mais, pire, de toute possibilité de respect de soi, avaient besoin que d'autres viennent leur dire : vous êtes éminemment respectables ?

Et qu'il ne suffisait pas de le dire, qu'il fallait le prouver et le prouver par une preuve forte : la plus convaincante que possède l'être humain, celle du don de sa vie, pour dire sa conviction que l'autre mérite qu'il la lui donne ?

Il est vrai qu'aujourd'hui, dans notre Mouvement, ce don de soi est devenu un idéal, une conviction préalable, si l'on peut dire. Devenu un Mouvement International ayant pour coutume d'aller là où personne d'autre ne veut plus aller - puisque c'est bien cela, le signe de l'exclusion - les victimes n'ont plus besoin de nous dire qu'elles n'ont pas seulement besoin de nos moyens et programmes mais de nous, tout entiers. Mais ce sur quoi il faut insister, c'est que nous-mêmes n'avons rien inventé à ce sujet. Ce sont les plus pauvres qui ont été nos maîtres.

V. AIMER LES REPROUVES, C'EST S'ATTIRER LA REPROBATION

Vouloir donner sa vie à une population réprouvée, déconsidérée pour sa misère, ce n'est pas une chose dont la nécessité saute aux yeux, dans les sociétés où l'on a pris l'habitude de penser que les problèmes sociaux, même ceux de la pauvreté, pouvaient être réglés par des lois, des mesures administratives, des services strictement professionnels. Ce qui saute moins encore aux yeux, c'est la sagesse, la probité de la démarche. Celui qui demeure pauvre dans une société où la plupart gagne peu à peu un bien-être certain, des conditions de vie décentes, celui-là est bientôt considéré comme un déchet, une sorte de pollution de l'humanité comme le dit, un jour, un dirigeant non plus occidental mais d'un pays d'Asie.

Que donner leur vie à ceux que d'autres voyaient comme des déchets humains allait bientôt leur attirer, à eux aussi, le mépris de leurs concitoyens, l'incompréhension de leur propre famille, nos volontaires allaient bientôt l'apprendre à leur dépens. Cela aussi, nous voulons le partager avec vous comme une de ces choses précieuses et secrètes que nous ne disons pas souvent à ceux qui passent le seuil de notre porte. Là encore, nous devons insister que nous n'avons rien inventé d'avance. Si nous avions su d'avance combien on nous réproverait, on nous tournerait le dos, à nous aussi, vous pourriez penser que nous avons été des gens courageux.

Or nous n'étions que des gens tout simples, et ce qui nous unissait était, simplement, que nous avons rencontré un peuple qui souffrait plus que de raison et que nous ne pouvions pas supporter cette souffrance-là. Ce qui nous unissait, c'était sans doute une certaine humilité aussi, puisque nous avons, pour la plupart, des professions reconnues ou, pour le moins, un bagage d'instruction, de culture, de savoir faire et que tout cela ne semblait pas nous avoir armés pour combattre la misère. Rien de ce que nous avons appris, rien de ce que nous étions ne correspondait à ce que les cités de misère attendaient, nécessitaient, espéraient.

On pourrait dire que ce jeune volontariat si peu à la hauteur de la demande et, en plus, réprouvé par ses propres milieux d'origine, s'est vu obligé de se forger à travers l'humilité envers les pauvres, l'humiliation de la part des non-pauvres et la rupture d'avec ce qui avait représenté ses sécurités : sociales, familiales, affectives..., auparavant. Il ne l'avait pas choisi, il s'y est vu obligé, et tout ce que nous pouvons en dire, aujourd'hui, c'est que nous en sommes reconnaissants. Si nous l'avions su par avance, qui de nous eût osé prétendre en avoir le courage ? C'est peut-être de ne l'avoir pas su, qui nous a sauvés, ceux de nous qui sont demeurés. Car beaucoup sont partis, il est vrai, Nous n'avons pas eu à coeur de les retenir. Et ceux qui sont demeurés et dont un certain nombre sont parmi vous, ici, ils y sont parvenus, au jour le jour, péniblement bien souvent et sans aucune prétention d'être plus courageux que quiconque.

Même parmi nos amis, beaucoup ne savent pas ce que je vous confie ici, à vous nos amis d'Afrique : à savoir que connaissant nos propres défaillances, aucun de nous n'a jamais prétendu donner toute sa vie, pour toujours. La seule chose que nous puissions prétendre, c'est que nous croyons profondément à ce don, que nous désirons profondément le faire et que pour cela chaque année, nous nous réunissons pour renouveler une promesse bien simple : la promesse de continuer à essayer de se donner, jusqu'à l'année prochaine, jusqu'à une nouvelle promesse, d'ici un an.

Il est vrai qu'ainsi, d'année en année, les plus anciens sont là depuis bientôt 25 ans. Et qu'il y a maintenant des générations, des promotions de stagiaires et de permanents. Mais pour chaque nouvelle promotion, les découvertes, les dures leçons, les ruptures à faire d'avec ce qui nous sécurisait et nous donnait prestige, sont les mêmes. Chacun doit en refaire l'expérience pour soi-même et c'est une bonne chose pour l'unité de notre Volontariat. Cela peut, en tous cas, représenter un garde-fou contre l'assurance de soi, contre l'orgueil qui, quand ils grandissent en nous, peuvent devenir les pires ennemis du Quart Monde.

VI. LES PLUS PAUVRES NOS MAITRES

L'assurance de nous-mêmes, de notre savoir, de nos techniques professionnelles, les familles les plus pauvres sont là, heureusement, pour nous en faire comprendre la dérision. Là encore, nous sommes leurs débiteurs, elles nous ont tout appris.

Elles nous ont tout appris, en nous apprenant, d'abord, leur histoire. On ne peut pas partager la vie d'une population très pauvre, si l'on ne comprend pas ses expériences de vie et celles que ses parents et grands parents, ses ancêtres lui ont transmises. Ne pas les comprendre c'est demeurer étranger, ne jamais vivre en frères. Puisque quand on ne sait pas ce qu'a vécu une population, on ne comprend pas non plus ce qu'elle pense et pourquoi elle pense comme elle le fait.

Bien sûr, là encore, nous pourrions vous parler de façon savante des recherches historiques sur la pauvreté que notre Mouvement a réalisées. De toutes les recherches qu'il a réalisées d'ailleurs, pas seulement historiques mais aussi économiques, sociologiques, culturelles, pédagogiques... Il est vrai qu'aujourd'hui et depuis bon nombre d'années déjà, l'A.T.D. Quart Monde est pris au sérieux dans son action, parce que l'on sait que celle-ci est toujours fondée sur la recherche, accompagnée par la recherche.

Mais à vous, amis d'Afrique, je dirai que tout cela est né, bien simplement, le jour où, avec une poignée d'hommes et de femmes au sein d'un bidonville de la région parisienne, nous avons commencé à dire, aux familles : "Il n'y a que vous, il n'y a que nous, pour nous tirer de cette misère ensemble. Personne ne nous y aidera, si nous ne nous aidons pas nous-mêmes. Mais pour nous en sortir, il faut se comprendre ; pour changer l'avenir, il faut comprendre le passé et il faut comprendre le présent que ce passé a engendré. Nous vous en prions, racontez-nous votre histoire."

Certains qui nous connaissent mal peuvent penser, aujourd'hui, qu'il s'agissait, là, d'une pédagogie, d'une stratégie de l'action, d'une "conscientisation", comme disent les disciples de Paulo FREIRE. Il n'en est rien. Nous n'avions pas de méthode, la situation était bien au-delà de toutes les méthodes d'action. Nous avons vraiment désespérément besoin de comprendre l'histoire de ces familles, d'entrer nous-mêmes dans cette histoire pour en assumer, ensemble, les leçons, la souffrance et surtout, l'espoir.

Ce n'était pas une idée savante, une théorie qui consisterait à dire qu'on ne combat pas une situation de pauvreté extrême sans en comprendre l'histoire. La théorie, nous l'avons développée bien plus tard.

C'était d'abord une exigence immédiate, le seul moyen de survivre, ensemble.

Je pourrais vous dire le jour et l'heure où en 1960, a commencé notre recherche historique. A une heure tardive où nous écoutions un père de famille nous parler, dans ce lieu du "Château de France". Il s'appelait Monsieur Bonavo et il nous disait : "Vous me demandez "comment je suis arrivé ici, comment nous tous en sommes arrivés là. "Mais c'est simple, mon Père : nous sommes là parce que nous n'avons "jamais vécu autrement. Enfant, j'étais pauvre et mon père, déjà, "n'avait plus de travail"... C'était en 1960. Et que nous disait-il, Monsieur Bonavo, notre ami, cet homme émacié, transparent de manque de nourriture, mais surtout : le dos vouté, les épaules rentrées, la tête toujours baissée, les yeux fixés au sol comme pour ne plus avoir à regarder son entourage qui le méprisait ? Il nous disait que la pauvreté au coeur des sociétés riches n'était pas comme un accident de parcours d'hommes et de femmes de mauvaise volonté ou de moralité douteuse. Qu'il ne s'agissait pas de cas isolés, de familles frappées comme par hasard, par la maladie ou le chômage... Il nous disait en somme, que l'Occident continuait à trainer, dans le sillage de son avancée économique, une misère ancestrale de familles abandonnées sur la route par l'industrialisation, par l'urbanisation, par la modernisation de l'agriculture et du système scolaire. Il nous disait que les plus pauvres des débuts de cette industrialisation dont l'Occident était fière, avaient été oubliés, exclus.

Aujourd'hui, l'Europe Occidentale l'admet enfin et on fait des recherches fort complexes, à l'aide de l'ordinateur, pour expliquer ce qu'on appelle, maintenant, la pauvreté persistante en nos pays. C'est à cause de notre Mouvement, d'ailleurs, que l'on fait ces recherches sophistiquées.

Nous-mêmes n'en demandions pas tant. Et nous sommes témoins que ce ne sont pas les chercheurs dans les Universités, que ce ne sont même pas nos volontaires qui y ont pensé en premiers. C'est un homme affamé, du nom de Bonavo, toujours sans travail et habitant une ignoble cahute, père de 6 enfants qui ne pouvaient jamais aller à l'école tous ensemble, parce qu'il n'y avait pas assez de paires de chaussures de gosses pour qu'ils sortent tous en même temps...

C'est ce Monsieur ^{Bonavo} ~~Bovano~~, dont on ne parlera jamais dans les Universités, qui nous a mis sur la bonne piste. "Ne cherchez pas "dans notre caractère personnel, ne cherchez pas dans les vicissitudes, immédiates de notre vie, cherchez dans notre histoire, et vous "comprendrez."

Les recherches modernes, s'appuyant sur la mathématique et l'ordinateur ne diront d'ailleurs jamais ce que disent, aujourd'hui, des milliers de dossiers de familles, patiemment constitués, au jour le jour, avec les familles en question, sur leur vie, sur celle de leurs parents et ancêtres. Histoires de familles, histoire d'un peuple enchaîné au pied de l'échelle sociale dans les pays industriels : cela ne vous étonnera pas que notre volontariat, qui est un volontariat d'action, certes, en est un d'écoute et de recherche aussi. Un Volontariat dont les membres engagés sur le terrain sont tenus, tous les soirs, de se recueillir dans la solitude, pour écrire tout ce qu'ils ont vu et entendu durant la journée. Ils n'écrivent pas ce qu'ils ont fait eux-mêmes, encore que cela, aussi, ils doivent l'écrire. Ils consignent d'abord, pour l'inscrire dans la mémoire

du Mouvement et pour le méditer, tout ce que les familles leur ont communiqué, tout ce qu'elles vivent et tout ce qu'elles expriment.

Cette passion d'écrire pour comprendre, cette passion de comprendre et, pour cela, d'interroger l'histoire, les familles elles-mêmes s'y sont d'ailleurs laissées entraîner. D'abord, pouvoir enfin tout dire et, par là, le comprendre elles-mêmes, leur est devenu comme une première démarche de libération. Être enfin libérées de ce poids d'une histoire dont elles avaient fini par croire qu'elle était honteuse, pouvoir enfin se dire qu'elle ne l'était point, c'était aussi retrouver l'honneur.

Apprendre à mettre de l'ordre dans les expériences de vie, pouvoir les dire au monde environnant, pouvoir enfin prendre la parole, s'expliquer, savoir qu'on a des choses à dire qu'on est seul à pouvoir dire et qui sont importantes pour les autres, tout cela signifiait, enfin, être reconnu, trouver une place, un rôle, une utilité. C'est en raison de tout cela que des familles, publiquement étiquetées comme irrécupérables, se mirent debout, participèrent à l'élaboration de projets d'action, commencèrent à se rassembler et à prendre la parole, à défendre les intérêts de leurs enfants...

On pourrait dire, aujourd'hui, que tout cela relève d'une pédagogie, d'une méthodologie. On pourrait dire, en d'autres termes, que tout cela, on pourra l'enseigner dans des écoles et, ainsi, libérer les pauvres. Mettre fin à l'exclusion serait alors, devenu une question d'habileté professionnelle et - pourquoi pas - une démarche scientifique de lutte contre la pauvreté.

Nous-mêmes, je vous l'avoue, parfois nous nous taisons, quand nous entendons expliquer ainsi notre Mouvement par d'autres : "ils ont une méthode, ils se fondent sur des recherches scientifiques, ils possèdent des techniques de programmation et d'évaluation des résultats de leurs programmes"...

Nous sommes fatigués, parfois, de contredire, nous sommes lâches, parfois, découragés d'être pris pour des utopistes ou des romantiques si nous disons la vérité.

☐ Mais cette vérité, avec vous nous la partageons aujourd'hui. Elle est que restituer à un peuple pauvre son histoire, lui donner la parole, apprendre de lui, faisant de lui notre maître, c'est, en effet, une démarche de libération pouvant produire des fruits spectaculaires. Mais il faut ajouter à cela que, le jour où cette démarche, inspirée par l'amour des plus défavorisés, par le respect de leur souffrance, par la passion de communiquer, de partager, d'avancer avec eux, ..., le jour où cette démarche serait rabaissée, réduite à une démarche pédagogique, voire à une technique d'action, elle deviendrait une nouvelle manière de manipuler, de diriger, d'éduquer les pauvres comme bon nous semble. Or éduquer les pauvres, c'est le contraire de ce que veut, de ce que cherche notre volontariat. Puisqu'il a fait des plus pauvres, des plus méprisés ses maîtres.

Maîtres en humanité, ces hommes et ces femmes défigurés par la misère ? Quelle dérision... C'est pourtant vrai, et de cette double option : les derniers à la première place et les plus pauvres nos maîtres, il faut espérer que notre volontariat ne démordra pas. Il faut l'espérer, il faut l'y aider. Et qui l'aidera si ce n'est des amis comme vous ?]

VII. CONFIER UN SECRET, C'EST PARTAGER UNE RESPONSABILITE

Si je vous ai confié ces choses, à vous qui, pour la première fois, êtes venus sous notre toit aujourd'hui, c'était, je vous le disais, parce que nous voulions partager quelque chose de vrai, de précieux, de secret avec vous. Mais comme le disait, un jour, Monsieur Hampaté Bâ à son ami M. Modibo Keita : en partageant un secret, on confie en quelque sorte une responsabilité à celui avec qui on le partage.

Vous pourriez me parler de la même façon. Peut-être eussiez-vous préféré entendre autre chose. Nous aurions pu vous dire ce qui est déjà du domaine public, ce à quoi je faisais allusion au début : nos programmes culturels, médicaux et sociaux, nos collaborations avec les gouvernements, nos statuts consultatifs auprès des grandes organisations internationales. J'aurais pu vous dire qu'en France et dans les autres pays industriels nous menons quelque 60 projets sur le terrain, que nous défendons la cause de quelque huit millions d'hommes, de femmes et d'enfants exclus dans la seule Communauté Européenne, sans encore compter ceux de la Grèce. J'aurais pu vous dire que depuis quelques années, on nous appelle aussi dans des pays en développement, que nos équipes se sont dirigées vers le Guatemala et la Thaïlande, que nous faisons un premier apprentissage en Haute Volta et dans la Côte d'Ivoire, que nous tentons de soutenir des initiatives en Inde, au Sénégal, au Sri Lanka et ailleurs encore. J'aurais pu ajouter que ces initiatives, nous les entreprenons avec quelque 290 permanents et stagiaires de 12 nationalités et de toutes professions, soutenus par quelques dizaines de milliers d'adhérents, en 48 pays du monde.

Mais tout cela est du domaine public et vous pouvez le lire dans nos textes officiels. Vous pouvez aussi nous interroger librement sur tous les détails que vous aimeriez connaître sur ces sujets. Ce que je vous ai dit, pour ma part, vous n'eussiez peut-être pas songé à nous le demander, si nous n'en avions pas parlé d'abord. Cela relève non pas tant de ce que nous faisons que de ce que nous sommes et cela est toujours plus difficile à dire.

Mais de vous le dire, c'est aussi, comme le faisait remarquer Monsieur Hampaté Bâ, faire appel à vous. Dites-nous ce que vous pensez, réfléchissez avec nous, conseillez-nous, veillez sur nous, devenez nos amis pour de bon. S'il y a du vrai, s'il y a de l'authentique en notre Mouvement, en ce qu'il voudrait être autant qu'en ce qu'il essaie, modestement, de faire, qui mieux que vous pourra le discerner ?

Qui mieux que vous peut savoir ce que signifie de voir ignorer son histoire, son identité, ses richesses inaliénables d'homme et de peuple ? Qui mieux que vous peut comprendre pourquoi les plus pauvres, les exclus dans le monde entier ont besoin qu'on reconstitue leur histoire avec eux, qu'on les écoute, non pas parce qu'on veut les éduquer mais parce qu'on a besoin d'être éduqué par eux ?

Qui mieux que les hommes et les femmes d'Afrique que vous êtes peuvent devenir les défenseurs de toutes les populations exclues, en tous continents ? Qui pourrait parler avec plus d'autorité, avec plus d'expérience ?

C'est pour cela que nous nous sommes tournés vers vous. D'autres parlent de vous aider. Vous-mêmes êtes parfois tourmentés de voir vos peuples obligés de tendre la main. Notre Mouvement n'a pas pensé à vous en ces termes. C'est nous qui avons quelque chose à vous demander, c'est nous qui tendons la main pour recevoir quelque chose. Votre confiance, votre sagesse et - si Dieu le veut - votre fraternité.
